

## FLORA TRISTAN



Contemporaine de George Sand, grand-mère de Paul Gauguin, Flora Tristan appartient pleinement à notre histoire depuis le somptueux hommage que lui a rendu le père du Surréalisme André Breton. *«Il n'est peut-être pas de destinée FEMININE qui, au firmament de l'esprit, laisse un sillage aussi long et aussi lumineux»*. L'adjectif «féminine» est ici indispensable. Un ami du jeune Karl Marx, Arnold Rüge, la décrit : *«La noblesse de ses traits animés par le feu de ses yeux noirs rendait son discours deux fois plus impressionnant»*. Le très Parisien Jules Janin la déclare «admirablement jolie».

Flora, très exactement Flore, Célestine, Thérèse,

Henriette Tristan de Moscoso est née à Paris le 7 avril 1803, la même année que Mérimée et Berlioz. Son père, don Mariano Tristan y Moscoso, péruvien, appartenait à une richissime famille noble, fort prospère du Pérou et servit dans les armées du roi d'Espagne en tant qu'officier. <sup>(1)</sup>

Sa mère Thérèse Laisnay, française, s'était réfugiée à Bilbao en fuyant la révolution. C'est là qu'ils s'étaient connus et unis en un mariage religieux administré par un prêtre émigré donc sans légitimité officielle. Au regard de la loi, ce mariage était nul. Cette situation pèsera lourd sur l'avenir de Flora.

Les parents de Flora rentrèrent en France et don Mariano acheta une somptueuse maison entourée d'un magnifique jardin, dans le village de Vaugirard. Ils reçurent à plusieurs reprises le jeune Simon Bolivar, futur libérateur du Pérou et grand ami de Don Mariano. Des jours heureux s'écoulèrent jusqu'au décès prématuré de Don Mariano en juin 1807. Flora avait sept ans et sa mère attendait un autre enfant. (Le petit frère de Flora mourra à l'âge de neuf ans et demi).

Sans acte de mariage, la mère et ses enfants se voient dépossédés de l'élégante demeure. En effet, l'empereur étant en guerre contre l'Espagne, la propriété est saisie comme maison d'un ex-officier espagnol.

En 1818, après de nombreux déménagements, la mère et la fille s'installent pauvrement dans le quartier de la place Maubert.

Flora est en âge de se choisir un métier. Et c'est ainsi qu'elle se présente un jour à l'atelier du graveur-lithographe, André Chazal,

appartenant à une famille d'artistes. En effet, son frère est le peintre Antoine Chazal. Il engage Flora comme ouvrière coloriste. Il est ébloui par cette très belle jeune fille. «Elle m'inspira une passion violente», reconnaîtra-t-il plus tard. Le mariage est célébré le 3 février 1821 à la mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement (aujourd'hui le 6<sup>ème</sup>). Elle n'a pas encore dix-huit ans.

Cette union est pour elle une catastrophe. Elle est en perpétuel désaccord avec son mari. De tempérament violent, Chazal rend la vie commune insupportable. C'est à cette époque que naît chez Flora la conviction que le mariage est une institution intolérable, où la femme est une esclave à vie, puisque le divorce a été aboli par la Restauration en 1816.

À vingt-deux ans, bien qu'enceinte de son troisième enfant, elle quitte le domicile conjugal et se réfugie chez sa mère. Elle met au monde Aline - la future mère de Paul Gauguin - à qui elle jure de lutter pour lui faire un monde meilleur. Pendant sa convalescence de jeune accouchée, Flora lit les «Revendications

des droits de la femme» de l'Irlandaise Mary Wollstonecraft (1759-1797). Cette dernière a réclamé la liberté de la femme comme un droit et l'égalité entre les sexes comme le fondement préalable à toute morale. Enfin Flora a trouvé son modèle féminin. Mary Wollstonecraft est considérée comme la fondatrice du mouvement féministe.

En 1826, Flora laisse ses trois enfants chez sa mère. Elle s'engage comme dame de compagnie auprès d'Anglais et voyage avec elles en Angleterre, Italie, Suisse, Allemagne. De ces Anglais nous ne savons rien. Flora a détruit tous les documents relatifs à cette période.

En 1829, elle rencontre dans une pension parisienne un capitaine de navire marchand, Zacharie Chabrié, revenu du Pérou et qui a connu la riche famille Tristan dont le chef est don Pio, le frère cadet de son père. Elle écrit une lettre à son oncle ; une lettre émouvante lui rapportant les difficultés par lesquelles sa mère et elle sont passées depuis la mort de son père. Mais elle ne reçoit rien d'autre qu'une réponse de juriste à sa requête existentielle : Il refuse d'assimiler une mère naturelle à une mère légitime sur le plan des intérêts d'argent.

En 1832, contentieux et violentes scènes conjugales surviennent entre Flora et Chazal, au domicile de son oncle maternel, militaire qui ne comprend pas du tout sa nièce, au sujet de la garde des enfants. Au début de cette même année, elle perd son fils Alexandre, le plus chétif, le moins aimé. Flora abandonne à Chazal la garde de son fils Ernest et place sa fille Aline en pension à Angoulême.



Flora s'embarque finalement pour le Pérou en avril 1833, au port de Bordeaux, sur le bateau, «Le Mexicain», commandé par Zacharie Chabrié. Cette traversée de six mois, au milieu de vingt hommes -elle est la seule passagère- est assez homérique. Chabrié à qui elle cache son état de femme mariée s'éprend d'elle et veut l'épouser. À l'arrivée, Flora rompt avec Chabrié. Aréquipa, son oncle don Pio dissipe définitivement ses illusions d'être reconnue comme fille légitime et par conséquent d'hériter de son patrimoine. Mais cette frustration est d'une certaine façon compensée par la belle vie qu'elle mène là-bas pendant huit mois, logée dans la magnifique demeure familiale, entourée de domestiques et choyée par la tribu des Tristan. Elle ne dit à personne qu'elle est mariée et qu'elle a eu trois enfants. Fascinée, elle observe et note la vie et les mœurs de ce pays si différent du sien qui vient tout juste de devenir une république indépendante.

Dans son œuvre, «Pérégrinations d'une paria», elle brosse un magnifique portrait de cette société féodale et violente : *«S'ils avaient voulu réellement organiser une république, ils auraient cherché à faire éclore, par l'instruction, les vertus civiques jusque dans les dernières classes de la société; mais comme le pouvoir, et non la liberté, est le but de cette foule d'intrigants qui se succèdent à la direction des affaires, ils continuent l'œuvre du despotisme et pour s'assurer de l'obéissance du peuple qu'ils exploitent, ils s'associent aux prêtres pour le maintenir dans tous les préjugés de la superstition.»*

Flora découvre au Pérou une nouvelle espèce de femmes, «les ravanas», qui accompagnent les soldats exploités eux-mêmes par certains intrigants de la classe supérieure péruvienne pour exécuter leurs coups d'État.

Chaque militaire emmène avec lui autant de femmes qu'il veut. Certains en ont jusqu'à quatre : *«Les ravanas qui pouvoient à tous les besoins du soldat, qui lavent et raccommodent ses vêtements, ne reçoivent aucune paie[...]; elles sont de race indienne, en parlent la langue et ne savent pas un mot d'espagnol. Les ravanas ne sont pas mariées[...] et sont à qui veut d'elles. Ce sont des créatures en dehors de tout ; elles vivent avec les soldats[...]. Quand l'armée est en marche c'est presque toujours du courage, de l'intrépidité de ces femmes qui la précèdent de quatre à cinq heures, que dépend la subsistance. [...]. Elles ont encore les devoirs de la maternité à remplir, on s'étonne qu'aucune y puisse résister.»* (2)

A Lima, à sa grande surprise, Flora découvre les femmes les plus libres du monde. Les femmes de la bonne société fument, parient de l'argent, montent à cheval comme elles le veulent et les dames avec leur voile -un vêtement très sensuel- sortent dans la rue toutes seules pour faire les coquettes dans l'autonomie la plus complète. *«Il n'est pas de lieu sur la terre où les femmes soient plus libres, exercent plus d'empire qu'à Lima»*, écrit-elle. Mais la figure qui a personnifié plus qu'aucune autre, aux yeux de Flora, la femme émancipée et active chassant sur les terrains réservés à l'homme a été Francisca Zubiaga de Gamarra, l'épouse du maréchal Gamarra, héros de l'indépendance et président de la République dont la figure pâlisait devant le caractère insoumis de sa femme. *«L'impression que m'avait laissée ma conversation avec la señora Gamarra m'agitait tellement que je ne pus dormir de la nuit»*, ajoute-t-elle. Elle connut brièvement la señora Gamarra car cette dernière partait déjà pour l'exil. Mais grâce à cette dame, elle comprit qu'il était possible pour une femme d'agir dans le

domaine politique et intellectuel pour changer la société.

Flora quitte le Pérou avec la promesse d'une rente annuelle de deux mille cinq cents francs. Cette somme devrait lui permettre de vivre correctement.

Instruite de la condition difficile réservée à une femme seule par les préjugés de l'époque, Flora écrit une brochure féministe: *«Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères»*.



*«Depuis longtemps»,* écrit-elle, *«j'ai rejeté loin de moi l'esprit de nationalité, sentiment étroit, mesquin qui ne peut engendrer que le mal»*. Dans ce livre, Flora dresse une typologie des différentes situations : femmes qui voyagent pour le plaisir, pour les affaires... et les plus nombreuses, la classe de femmes qu'un malheur a jetées sur le pavé.....Elle propose de créer une société pour les aider.

Mais quelle connaissance a-t-elle des récents événements politiques et des mou-

vements intellectuels ? Elle a lu les adeptes de Saint-Simon. Leur influence est manifeste dans ses premiers écrits. Mais son inspiration doit aussi beaucoup à Charles Fourier, philosophe, économiste, ennemi de l'inégalité. Il décrit une cité harmonieuse, le phalanstère, où l'homme s'épanouirait dans le travail. Il lui adresse son livre *«La fausse industrie»*, qu'elle lit attentivement. Flora passe son temps à déménager pour fuir Chazal. Ce dernier fait reprendre trois fois sa fille Aline par la police. Pauvre Aline ! elle doit rester avec son père et son frère Ernest qu'elle ne connaît presque pas. Que peut faire Flora ? Chazal est dans son droit.

En décembre 1836, Flora signe une pétition collective pour l'abolition de la peine de mort. On relève parmi les signataires le nom de Jules Laure qui sera bientôt et jusqu'à la fin de la vie de Flora son fidèle ami. Il veillera sur sa fille Aline après la mort de Flora. <sup>(3)</sup>

En 1837, la mort de Fourier cause à celle-ci un immense chagrin. Elle se déclarera un jour non fouriériste mais n'oubliera jamais ce regard des grands ailleurs...

En février 1838, la séparation de corps est prononcée entre Flora et Chazal. Chazal est accusé de tentative de viol sur Aline mais il obtient la garde d'Ernest. En fait, la mère de Flora prend chez elle les deux enfants et interdit à Chazal de les approcher sans témoin.

Le récit de son voyage au Pérou, *«Les pérégrinations d'une paria»*, sort en librairie. Du Pérou, son oncle lui fait savoir qu'il supprime la pension : elle l'a trompé, elle diffame le pays de son père... Il fait brûler le livre sur la place publique d'Aréquipa !

Ce livre dévoile également ses démêlés avec Chazal. Exaspéré, il tire sur sa femme dans la rue. La balle se loge près du poumon.

On ne peut l'extraire. Elle reste souffrante plusieurs semaines et les journaux donnent régulièrement de ses nouvelles. Chazal est condamné à vingt ans de prison. Elle obtient du garde des Sceaux le droit de retrouver son nom de Tristan et de le donner à ses enfants. L'année 1838 fait entrer définitivement Flora dans la société littéraire et lui assure une renommée. Elle est une personnalité connue qui fréquente les intellectuels et politiciens de renom. Elle publie son seul roman «Méphis». Roman d'aventure et roman social qui développe aussi l'idée que la femme est «le guide de l'humanité», idée en qui Flora s'est projetée. Elle aurait pu consacrer le reste de son temps en écrivant et en agissant dans les milieux intellectuels et artistiques de Paris qui l'avaient accueillie. Mais il y avait en elle une intégrité morale qui l'avait persuadée que le changement social ne s'obtenait jamais depuis ces cercles d'intellectuels.

En mai 1839, elle part pour Londres (quatrième voyage). Elle veut étudier le Londres de la pauvreté et de l'exploitation. Elle visite tous les lieux que les touristes ne voient jamais. La misère des ouvriers la choque profondément, l'émeut aux larmes. Dans les maisons de prostitution de luxe où elle s'est introduite déguisée en homme, elle voit des adolescentes distraire des hommes riches et sans scrupules. Elle décrit avec force la misère irlandaise dans son livre : «Promenades dans Londres» : *«Plus de deux cent mille prolétaires irlandais habitent diverses parties de la métropole britannique [...] Des hommes, des femmes, des enfants, pieds nus, piétinant la fange infecte de ce cloaque [...] Tout cela est horrible à voir !»* Dans le quartier juif règne aussi une misère affreuse : *«Toutes les caves sont autant de chenils où s'entasse pêle-mêle le malheureux peuple d'Is-*

*raël. [...] On se contente de dire avec mépris : ce sont des juifs...»* écrit-elle. On peut constater que Flora ne donne pas dans l'antisémitisme propre à certains socialistes obsédés par l'image de Rothschild de l'époque... Et comme à la recherche de contrastes, elle fait aussi un saut au Parlement britannique, aux courses hippiques d'Ascot où l'on respecte l'étiquette et la richesse des attelages. Elle est très choquée de voir que la richesse et la misère se croisent sans jamais se rencontrer. Elle a vu aussi les formidables manifestations du mouvement chartiste, le plus important mouvement ouvrier européen avant 1848. Avec son audace singulière, elle assiste à une réunion clandestine de ses dirigeants.

«Promenades dans Londres» constitue une diatribe très féroce contre le capitalisme et la bourgeoisie que Flora rend responsables de cette grande misère. C'est l'œuvre d'une sociologue férue d'enquêtes sur le terrain.

Flora est aussi profondément mystique. Elle est au milieu de toutes les élucubrations messianiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle baigne dans ce climat romantique qui mêle le mysticisme à l'humanitaire. Elle est une envoyée de Dieu, elle en est certaine. *«Me voilà sans l'avoir prémédité la Femme-Guide, telle que moi aussi dans mon bon sens je l'avais rêvée»* peut-elle écrire à Lyon en mai 1844 ( six mois avant sa mort).

Elle a également rencontré Robert Owen, âgé d'une soixantaine d'années et elle lui rend un hommage vibrant dans son livre «Promenades dans Londres». Toutes ses réalisations doivent permettre d'offrir bonheur et dignité aux ouvriers. De quoi enthousiasmer Flora !

Flora Tristan réalise enfin l'œuvre par laquelle elle est entrée dans la légende du mouvement socialiste : «L'Union ouvrière», premier mani-

festes qui ne dissocient pas la lutte des femmes de la lutte ouvrière. C'est aussi, quelques années avant Karl Marx et Engels, l'un des premiers appels à l'union internationale de la classe ouvrière. Mais Karl Marx et Engels, misogynes sans le savoir, n'auraient pu reconnaître une femme parmi leurs prédécesseurs. L'«Union Ouvrière» ne sera réalisée que lorsque les femmes seront les égales des hommes. Elle est persuadée qu'aucune société ne progresse sans les femmes.

Même Dieu doit être réformé pour Flora : il s'appellera «Dieux» au pluriel - tout en demeurant une entité singulière - car l'être divin est « père, mère et embryon ». Malgré sa notoriété, aucun éditeur ne veut la publier. Elle lance une souscription pour faire imprimer son livre. «Son petit livre» comme elle l'appelle, elle veut le présenter elle-même aux ouvriers. En avril 1844, elle entreprend son tour de France.

À Dijon, la presse parle de son œuvre philanthropique. On finit par comprendre qu'elle lutte pour l'émancipation de la femme. Elle demande à être reçue par l'évêque qui lui dira : «*Vous mettez une ténacité rare au service d'une cause qui va contre l'Église. Si vous réussissiez à former une union ouvrière, l'Église la combattrait de toutes ses forces*». La voilà avertie !

Elle est mal accueillie à Mâcon par les femmes qui lui reprochent de vouloir «débaucher leurs maris».

C'est à Lyon, la ville des canuts où elle restera deux mois, que Flora prend conscience que le vol est suscité par l'injustice sociale. Elle rencontre une jeune blanchisseuse, Éléonore Blanc, qui veut la suivre dans sa mission. Elle en fera sa disciple préférée. La police perquisitionne dans sa chambre d'hôtel. Elle se révolte contre cette attaque de la liberté individuelle.

Flora prépare la troisième édition de «l'Union Ouvrière», imprimée à Lyon.

Roanne, Saint-Étienne, Saint-Alban la plongent au cœur d'un prolétariat à la fois combatif et sans effusion. À Marseille, l'isolement des ouvriers la désole. À mesure que ses forces déclinent, elle magnifie le caractère divin de sa mission, sinon elle ne pourrait tenir. Flora devient «la femme-guide, la femme-messie». À Nîmes, elle gardera le souvenir des laveuses, à mi-corps dans l'eau chargée de produits toxiques venus des teintureries. En les regardant, Flora déclare devant ces femmes résignées : «*Mes sœurs, je vous jure que je vous délivrerai*». À Montpellier, on refuse de lui louer une chambre d'hôtel. «*On ne loue pas aux femmes seules*». À Béziers, elle voit des enfants de sept ans travaillant tout le jour pour huit sous et les Républicains ne s'en soucient pas. La politique ne serait-elle qu'une agitation superficielle ? Elle est de plus en plus épiée par la police.

Bordeaux est la ville d'où elle est partie, paria, le jour de ses trente ans, et où elle revient, apôtre de l'Humanité, à quarante et un ans. Épuisée, malade, elle meurt le 14 novembre 1844, à Bordeaux, chez un couple de saint-simoniens, Charles et Élise Lemonnier (4)

Le 16 novembre 1844, un comité d'ouvriers ouvre une souscription pour acheter la terre où elle repose et pour élever un monument à sa mémoire. La colonne brisée de marbre blanc est inaugurée le 22 octobre 1848 au cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux. Huit à dix mille fervents écoutent le tonnelier Vigier lire un long poème intitulé «Soyons unis»

Féministe, grande voyageuse, socialiste, Flora Tristan n'est pas toujours facile à comprendre mais après tout, la vérité de tout être humain n'est pas une mais diverse et multiple.

## CLUB DE LECTURE

est inaugurée le 22 octobre 1848 au cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux. Huit à dix mille fervents écoutent le tonnelier Vigier lire un long poème intitulé «Soyons unis» Féministe, grande voyageuse, socialiste, Flora Tristan n'est pas toujours facile à comprendre mais après tout, la vérité de tout être humain n'est pas une mais diverse et multiple.

### **Jacky MORELLE**

*(<sup>1</sup>) Le Pérou dépendit jusqu'en 1827 de la couronne espagnole.*

*(<sup>2</sup>) Pérégrinations d'une paria.*

*(<sup>3</sup>) Jules Laure est un artiste-peintre français, né à Grenoble en 1806 et mort à Paris en 1861. Les portraits qu'il a peints de Flora ont presque tous disparu. D'un de ses tableaux sera tiré la gravure qu'achèteront les adeptes futurs. Plus tard, en 1849, Jules Laure fera un portrait du bébé Paul Gauguin âgé d'un an.*

*(<sup>4</sup>) . Élise Lemonnier est considérée comme la fondatrice de l'enseignement professionnel des femmes.*

*Sources : Ouvrages consultés à la bibliothèque du centre Georges Pompidou. Tous les livres écrits par Flora Tristan s'y trouvent.*